

LA SURVENANCE ET L'ESPRIT

I

DU MÊME AUTEUR :

*La Survenance et l'Esprit :
les événements et la survenance*, vol. II
Les Éditions d'Ithaque, 2009

Philosophie de l'esprit
Les Éditions d'Ithaque, 2008

Trois essais sur l'émergence
Les Éditions d'Ithaque, 2006

L'Esprit dans un monde physique
Éditions Syllepse, 2006

Physicalism, or Something Near Enough
Princeton University Press, 2005

JAEGWON KIM

LA SURVENANCE ET L'ESPRIT

I

L'ESPRIT ET LA CAUSALITÉ MENTALE

Préface de Max Kistler

*Traduit de l'américain par
Stéphane Dunand et Mathieu Mulcey*

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du Livre*



I T H A Q U E

LA SURVENANCE ET L'ESPRIT, de J. KIM (vol. I)
© Les Editions d'Ithaque, 2008

NOTE DE L'ÉDITEUR : *Supervenience and Mind* est publié dans sa version originale en un seul volume. L'édition française paraît en deux volumes : le premier correspond à la partie II de l'édition originale, *Mind and mental causation*, le second, à la partie I, *Events and supervenience*. En outre, le présent volume inclut l'article intitulé « Reasons and the First Person » (1998), qui ne figure pas dans les éditions de Cambridge (1993 et 1995).

SUPERVENIENCE AND MIND : SELECTED PHILOSOPHICAL ESSAYS
© Cambridge University Press 1993, reprinted 1995
© Jaegwon Kim, pour « Reasons and the First Person », 1998

Révision
Jacqueline Peragallo

Illustration
Frank Kupka (1871-1957)
La forme du vermillon
© Photo CNAC-MNAM, Dist. RMN. Jean-Claude Planchet

ISBN 978-2-916120-04-1
(et pour le vol. II : ISBN 978-2-916120-08-9)
Dépôt légal 1^{re} édition : décembre 2008
© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE
2, rue de Tombouctou, 75018 Paris
www.ithaque-editions.fr

SOMMAIRE

I

L'ESPRIT ET LA CAUSALITÉ MENTALE

<i>Préface à l'édition française :</i>	
« Métaphysique de l'esprit et causalité chez Kim », de Max Kistler	VII
<i>Préface à l'édition originale</i>	XXIX
<i>Note des traducteurs</i>	XXXIX
<i>Origine des textes et remerciements</i>	XLIII
I LA SURVENANCE PSYCHOPHYSIQUE	1
II LES LOIS PSYCHOPHYSIQUES	21
III QU'EST-CE QUE L'« ÉPISTÉMOLOGIE NATURALISÉE » ?	45
IV MÉCANISME, FINALITÉ ET EXCLUSION EXPLICATIVE	69
V LE MYTHE DU MATÉRIALISME NON RÉDUCTIONNISTE	99
VI COMMENT LES RAISONS EXPLIQUENT LE COMPORTEMENT : L'ANALYSE DE DRETSKE	121
VII RÉALISATION MULTIPLE ET MÉTAPHYSIQUE DE LA RÉDUCTION	149
VIII LE PHYSICALISTE NON RÉDUCTIONNISTE AUX PRISES AVEC LA CAUSALITÉ MENTALE	179
IX LES RAISONS ET LA PREMIÈRE PERSONNE	203
X POST-SCRIPTUM SUR LA CAUSALITÉ MENTALE	223
<i>Bibliographie</i>	233
<i>Index des noms</i>	243
<i>Index des notions</i>	245

Au sommaire du volume II (Les événements et la survenance) :

- I La causalité, la subsomption nomique et le concept d'événement
- II Les connexions non causales
- III Les événements comme exemplifications de propriétés
- IV Les concepts de survenance
- V Les survenances « globale » et « forte » revisitées
- VI Causalité survenante et causalité épiphénoménale
- VII La survenance pour de multiples domaines
- VIII Le concept philosophique de survenance
- IX Post-scriptum sur la survenance

ORIGINE DES TEXTES ET REMERCIEMENTS

CHAPITRE I

LA SURVENANCE PSYCHOPHYSIQUE

« Psychophysical Supervenience », *Philosophical Studies* 41, 1982, p. 51-70.
Repris avec la permission des Kluwer Academic Publishers.
Des discussions avec Terry Horgan m'ont été profitables sur bien des points abordés dans cet article.

CHAPITRE II

LES LOIS PSYCHOPHYSIQUES

« Psychophysical Laws » in Ernest LePore et Brian McLaughlin (eds), *Actions and Events: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, Oxford, Basil Blackwell, 1985, p. 369-386.
Repris avec la permission de Blackwell Publishers, Inc.

CHAPITRE III

QU'EST-CE QUE L'« ÉPISTÉMOLOGIE NATURALISÉE » ?

« What is "Naturalized Epistemology" ? » in J. E. Tomberlin (ed.), *Philosophical Perspectives 2 : « Epistemology »*, Atascadero, CA, 1988, p. 381-405. © by Ridgeview Publishing Co., Atascadero, Californie.
Repris avec la permission de la Ridgeview Publishing Company.
Une première version de cet article fut présentée lors d'une rencontre de la *Korean Society for Analytic Philosophy* en 1984, à Séoul. Une version plus développée fut présentée à l'occasion du Symposium de la *Western Division* de l'*American Philosophical Association*, en avril 1985, puis dans la conférence sur l'épistémologie qui s'est tenue à la Brown University en 1986, en l'honneur de Roderick Chisholm.
Je remercie Richard Foley et Robert Audi pour leurs précieux commentaires, respectivement, lors de la session de l'APA et de la conférence Chisholm.
Je dois aussi à Terence Horgan et à Robert Meyers des suggestions et des commentaires précieux.

CHAPITRE IV

MÉCANISME, FINALITÉ ET EXCLUSION EXPLICATIVE

« Mechanism, Purpose, and Explanatory Exclusion » in J. E. Tomberlin (ed.), *Philosophical Perspectives 3 : « Philosophy of Mind and Action Theory »*, Atascadero, CA, 1989, p. 77-108. © by Ridgeview Publishing Co. Repris avec la permission de la Ridgeview Publishing Company.
Je remercie David Benfield, John Biro, Brian McLaughlin, Joseph Mendola et Michael Resnik pour leurs remarques instructives.

CHAPITRE V

LE MYTHE DU MATÉRIALISME NON RÉDUCTIONNISTE

« The myth of nonreductive materialism », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association* 63, 1989, p. 31-47. ©1989 par l'*American Philosophical Association*. Repris avec la permission de l'APA.

CHAPITRE VI

**COMMENT LES RAISONS EXPLIQUENT LE COMPORTEMENT :
L'ANALYSE DE DRETSKE**

« Dretske on how reasons explain behavior » in Brian McLaughlin, *Dretske and His Critics*, Oxford, Basil Blackwell, 1991, p. 52-72. Repris avec la permission de Blackwell Publishers, Inc.

Mes remerciements vont à Ernest Sosa pour ses commentaires utiles.

CHAPITRE VII

RÉALISATION MULTIPLE ET MÉTAPHYSIQUE DE LA RÉDUCTION

« Multiple realization and the metaphysics of reduction », *Philosophy and Phenomenological Research* 52, 1992, p. 1-26. Repris avec la permission de *Philosophy and Phenomenological Research*.

Cet article est issu d'un article inédit qui a circulé au début des années 1980 : « The Disunity of psychology as a Working Hypothesis? ». Pour leurs commentaires utiles, je suis redevable, entre autres, aux personnes suivantes : Fred Feldman, Hilary Kornblith, Barry Loewer, Brian McLaughlin, Joe Mendola, Marcelo Sabates et James Van Cleve.

CHAPITRE VIII

**LE PHYSICALISTE NON RÉDUCTIONNISTE AUX PRISES
AVEC LA CAUSALITÉ MENTALE**

« The Nonreductivist's Troubles with Mental Causation » in John Heil et Alfred Mele, *Mental Causation*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 189-210. Repris avec la permission d'Oxford U. P.

CHAPITRE IX

LES RAISONS ET LA PREMIÈRE PERSONNE

« Reasons and the First Person » in Jan Bransen et Stefaan E. Cuypers (eds.), *Human Action, Deliberation and Causation*, Dordrecht, Holland, Kluwer Academic Publishers, 1998, p. 67-87. Repris avec la permission des Kluwer Academic Publishers.

Cet article provient en partie d'un article antérieur : « Self-Understanding and Rationalizing Explanations », *Philosophia Naturalis* 21, 1984, p. 309-320. Une version plus ancienne a été présentée à la conférence « The Objectivity of Rationality », en mars 1995, à l'université de Santa Clara. Je suis redevable à John Bellwoar, Josep Corbi et David Henderson pour leurs commentaires précieux des versions antérieures.

J. K.

III

QU'EST-CE QUE L'« ÉPISTÉMOLOGIE NATURALISÉE » ?

I. L'ÉPISTÉMOLOGIE EN TANT QU'ENQUÊTE NORMATIVE

L'ENQUÊTE ÉPISTÉMOLOGIQUE de Descartes dans les *Méditations métaphysiques* débute par la question suivante : quelles sont les propositions qui méritent d'être crues ? Dans la « Première Méditation », Descartes dépeint différentes sortes de croyances, qu'il avait par le passé crues véridiques, et se voit forcé de conclure qu'il doit les rejeter et ne plus les tenir pour vraies. L'épistémologie cartésienne paraît reposer sur les deux projets suivants : identifier les critères à l'aide desquels nous devons régler l'acceptation et le rejet des croyances, et déterminer ce que nous pouvons prétendre connaître selon ces critères. Le programme épistémologique cartésien a constitué jusqu'à nos jours le programme de l'épistémologie occidentale. En effet, depuis Descartes, le double problème d'identifier les critères de la croyance justifiée et de répondre au défi sceptique sur la possibilité de la connaissance a défini les tâches centrales de la théorie de la connaissance. Ce fut vrai aussi bien pour les empiristes, comme Locke, Hume et Mill, que pour ceux qui ont plus étroitement suivi Descartes dans la voie rationaliste¹.

Rien d'étonnant, donc, si l'épistémologie moderne a été dominée par un concept unique, le concept de *justification*, et par deux questions fondamentales qui s'y rapportent : quelles conditions une croyance doit-elle satisfaire pour justifier que nous l'acceptons comme vraie ? Et quelles croyances sommes-nous effectivement justifiés à accepter ? Notons que la première question n'en appelle pas à une « analyse » ou à une élucidation

1. Mes remarques se bornent à reprendre les manuels d'histoire de la philosophie qui nous sont familiers ; cependant, ce que disent nos manuels sur l'histoire d'un concept philosophique a beaucoup à voir avec notre compréhension de ce concept.

de la « signification » de l'expression « croyance justifiée ». Et l'on admet généralement, sans toujours le formuler explicitement, que n'importe quelle condition nécessaire et suffisante d'une croyance justifiée ne fera pas toujours l'affaire. On exige implicitement que les conditions formulées constituent des « critères » des croyances justifiées, et satisfaire cette exigence nécessite que les conditions soient formulées *sans employer de termes épistémiques*. Ainsi, formuler les conditions de la croyance justifiée en des termes comme « preuve adéquate », « raison suffisante », « bonne raison », « au-delà de tout doute raisonnable », et ainsi de suite, reviendrait à émettre une lettre de change qui ne sera encaissée que le jour où ces termes eux-mêmes auront été expliqués conformément à ce qui est exigé².

Une telle exigence indique que la réflexion est engagée dans la bonne direction, mais ne va pas assez loin. Voici le point crucial : *les critères de la croyance justifiée doivent être formulés uniquement sur la base de termes descriptifs ou naturalistes, à l'exclusion de tout terme normatif ou évaluatif, fussent-ils épistémiques ou autres*³. Dès lors, une analyse de la croyance justifiée qui fait usage de termes comme « exigence intellectuelle⁴ » et « être légitimement certain⁵ » ne satisferait pas cette condition généralisée ; bien qu'une analyse de ce type puisse nous éclairer sur les relations entre ces concepts normatifs, elle ne comptera

2. Alvin Goldman mentionne explicitement cette exigence comme un *desideratum* de sa propre analyse de la croyance justifiée dans « What's Justified Belief? » in GOLDMAN, 1979, p. 1. La définition que propose Roderick M. Chisholm de la « preuve » in CHISHOLM, 1977, ne satisfait pas cette condition dans la mesure où elle s'appuie en dernière analyse sur un concept épistémique de croyance, non analysé, plus raisonnable qu'une autre. Pour Chisholm, ce qui accomplit le véritable travail critériologique, ce sont ses « principes de la preuve ». Voir surtout le point (A) de la p. 73, qu'on peut utilement envisager comme une tentative visant à offrir des conditions descriptives, non normatives, pour certains types de croyances justifiées.

3. L'idée de base de cette exigence plus forte semble être implicite dans la notion de « propriété qui accroît la garantie » (*warrant increasing property*) de Roderick Firth ; voir FIRTH, 1964, p. 545-547. Il semble que William Alston a en tête quelque chose de semblable quand il affirme : « [...] comme n'importe quelle propriété évaluative, la justification épistémique est une propriété survenante dont l'application repose sur des propriétés plus fondamentales » (ici, Alston se réfère à l'article de Firth cité ci-dessus) ; voir ALSTON, 1976, p. 170. Bien qu'Alston n'explique pas davantage ce qu'il entend par « propriétés plus fondamentales », le contexte laisse supposer qu'il pense à des propriétés descriptives, non normatives. Voir plus loin la section VII, pour une discussion de cette question.

4. Voir CHISHOLM, 1977, p. 14. Ici, Chisholm se réfère à la « responsabilité ou au devoir d'une personne en tant qu'être intelligent ».

5. L'expression a été employée par A. J. Ayer pour caractériser la différence entre une conjuncture heureuse et une connaissance. Voir AYER, 1956, p. 33.

pas, selon la perspective adoptée ici, comme une formulation des *critères* de la croyance justifiée, à moins, bien sûr, qu'on ne puisse avancer des critères non normatifs pour ces termes eux-mêmes. Par conséquent, ce qui pose problème, quand on emploie des termes épistémiques pour formuler des critères de la croyance justifiée, ce n'est pas qu'ils puissent être circulaires au sens habituel, mais plutôt le fait qu'ils soient eux-mêmes essentiellement normatifs. Nous discuterons plus tard la raison de cette exigence renforcée.

Comme l'ont observé de nombreux philosophes⁶, les deux questions que nous avons posées, l'une sur les critères de la croyance justifiée et l'autre sur ce que nous pouvons prétendre connaître selon ces critères, sont interdépendantes. Bien que quelques philosophes se soient montrés disposés à boire le calice du scepticisme simplement parce que ce que nous estimons être des critères corrects de croyance justifiée sont censés nous conduire inexorablement à la conclusion qu'aucune de nos croyances n'est justifiée ou que très peu le sont, on présume volontiers que la réponse à la première question laissera notre situation épistémique quasi inchangée. Cela signifie que, quels que soient les critères de la croyance justifiée que nous finirons par adopter, il faut s'attendre à ce que, selon ces critères, nous sachions ou soyons justifiés à croire presque tout ce que nous pensons réflexivement savoir ou avoir le droit de croire.

D'un point de vue historique, il est évident que le concept de justification s'est imposé au premier rang de nos réflexions sur la nature de la connaissance. L'histoire mise à part, c'est pour une raison très simple que l'on se soucie de la justification : elle est l'unique composante spécifiquement épistémique de la conception classique, tripartite, de la connaissance. Ni la croyance ni la vérité ne sont des notions spécifiquement épistémiques : la croyance est un concept psychologique et la vérité, un concept sémantico-métaphysique. Ces concepts peuvent avoir une dimension épistémologique implicite, mais, dans ce cas, c'est sans doute en raison de leur lien avec des notions épistémiques essentiellement normatives, comme la justification, l'évidence et la rationalité. En outre, la justification est ce qui fait de la connaissance elle-même un concept normatif. Superficiellement au moins, ni la vérité ni la croyance ne sont normatives ou évaluatives (je soutiendrai plus loin, cependant, que la croyance possède une dimension normative essentielle). Mais la justification est manifestement normative. Si une croyance est justifiée pour nous, alors il est *acceptable* et *raisonnable*, d'un point de vue épistémique, de la soutenir, et il serait *épistémiquement irresponsable*

6. Notamment Chisholm, dans le chap. IV de la 1^{re} édition (1966) de *Theory of Knowledge*.

de soutenir des croyances qui la contredisent. Si nous considérons que croire ou accepter une proposition est, en un sens approprié, une « action », la justification des croyances serait donc un cas particulier de la justification de l'action, ce qui constitue, dans son acception la plus large, la préoccupation centrale de l'éthique normative. De même que l'éthique normative a pour tâche de fixer les conditions sous lesquelles les actes et les décisions sont justifiés du point de vue moral, la tâche de l'épistémologie est d'identifier et d'analyser les conditions sous lesquelles les croyances, et peut-être d'autres attitudes propositionnelles, sont justifiées du point de vue épistémologique. Que nous parlions communément d'« éthique normative » et non d'« épistémologie normative » n'est probablement qu'un accident historique. L'épistémologie est, au même titre que l'éthique, une discipline normative.

Nous pouvons résumer ainsi cette discussion : la justification est un concept central de notre tradition épistémologique ; la justification, telle qu'elle est comprise dans cette tradition, est un concept normatif ; par conséquent, l'épistémologie est elle-même une enquête normative dont le but principal est l'étude systématique des conditions de la croyance justifiée. Je soutiens que ces points-là ne prêtent pas à controverse, même s'il peut y avoir quelques désaccords de détail – par exemple, autour de ce que signifie théorie « normative » ou « évaluative ».

II. LA STRATÉGIE FONDATIONNALISTE

Afin d'identifier la cible de la critique naturaliste – en particulier celle de Quine –, il sera utile de rappeler brièvement la réponse classique donnée au programme épistémologique entrepris par Descartes. L'approche cartésienne du problème de la justification est bien connue, du moins telle que les manuels nous la racontent : elle prend la forme de ce que l'on appelle aujourd'hui le « fondationnalisme ». La stratégie fondationnaliste divise le processus de la justification en deux étapes : la première consiste à identifier un ensemble de croyances qui soient justifiées « directement », dans la mesure où leur statut de croyance justifiée ne dérive pas de celui de quelque autre croyance ; la seconde, à expliquer comment d'autres croyances peuvent être justifiées « indirectement » ou « par inférence », en entretenant une relation appropriée à celles qui sont déjà justifiées. Des croyances justifiées directement, les « croyances primitives », doivent constituer l'assise sur laquelle repose la superstructure des croyances « non primitives », ou « dérivées ». Quelles sont, selon Descartes, les croyances directement justifiées ? Pour le dire simplement, Descartes a soutenu que les croyances à propos de nos

propres états conscients présents en font partie. En quoi consiste leur justification? Qu'y a-t-il dans ces croyances qui les rend directement justifiées? En substance, la réponse de Descartes est qu'elles sont justifiées parce qu'elles sont *indubitables*; l'esprit attentif et réfléchi *ne peut qu'assentir* à celles-ci. Et comment les croyances non primitives sont-elles justifiées? Par « déduction », c'est-à-dire à travers une série de pas inférentiels, ou par « intuitions » successives, chacune d'elles étant indubitable. Si, par conséquent, on tient l'indubitabilité cartésienne pour une notion psychologique, on peut considérer que la théorie épistémologique de Descartes satisfait le *desideratum* de fournir des critères naturalistes, non épistémiques, des croyances justifiées.

Les empiristes ont hérité le programme fondationnaliste de Descartes dans ses grandes lignes; en particulier, son « mentalisme » (selon lequel les croyances à propos de notre état mental présent sont épistémologiquement primitives), n'a pas été, pour l'essentiel, remis en cause par les empiristes et les positivistes jusqu'à ce siècle. Les épistémologues ont divergé principalement sur deux questions : celle de savoir quels sont les autres éléments appartenant à notre corpus de croyances primitives, et celle de savoir comment se déroule le processus de dérivation de la partie non primitive de notre connaissance. Même les positivistes logiques ont été, de manière générale, des fondationnalistes, bien que certains d'entre eux aient fini par renoncer au mentalisme cartésien au profit d'une « assise physicaliste⁷ ». En fait, les positivistes ont été fondationnalistes à un double titre : selon eux, l'« observation », qu'elle soit phénoménologique ou physique, servait de fondation non seulement à la connaissance, mais aussi à toute « signification cognitive », c'est-à-dire de fondation à la fois épistémologique et sémantique.

III. LES ARGUMENTS DE QUINE

Les épistémologues qui prêtent allégeance à une conception « naturaliste » de la connaissance rendent souvent hommage à Quine, en se référant tout spécialement à son influent article « *Epistemology Naturalized*⁸ » comme la principale source contemporaine de leur inspiration. Dans cet article, l'argument majeur de Quine contre l'épistémologie traditionnelle repose

7. Voir CARNAP, 1936 et 1937. Il faut aussi souligner la présence d'une forte tendance cohérentiste parmi certains positivistes; voir, par exemple, HEMPEL, 1935 (a) et 1935 (b).

8. In QUINE, 1969. Voir également QUINE, 1960; 1973; QUINE et ULLIAN, 1970; et spécialement QUINE, 1975. Voir aussi l'excellente bibliographie de Frederick F. Schmitt sur l'épistémologie naturaliste in KORNBLITH, 1985.

sur l'échec du programme fondationnaliste cartésien – la « quête de la certitude » cartésienne est une « cause perdue ». Bien que l'affirmation du caractère désespéré de cette « quête » ne soit pas nouvelle, son utilisation en vue de discréditer l'idée même d'épistémologie normative est une nouveauté que tout étudiant sérieux en épistémologie doit affronter.

Quine divise le programme épistémologique classique en deux parties : la *réduction conceptuelle*, par laquelle les termes physiques, y compris ceux de la science théorique, sont réduits, par le biais de définitions, à des termes renvoyant aux caractéristiques phénoménales de l'expérience sensorielle; la *réduction doctrinale*, par laquelle les vérités sur le monde physique sont adéquatement tirées des vérités sur l'expérience sensorielle. Le caractère « adéquat » auquel il est fait allusion se réfère à l'exigence que le statut épistémique privilégié (la « certitude » pour les épistémologues classiques, selon Quine) de nos croyances primitives soit transféré, presque sans perte, aux croyances dérivées, une exigence nécessaire si le processus de dérivation doit produire de la connaissance à partir de la connaissance. Quelles méthodes de dérivation sont-elles à même de posséder cette propriété de préserver le statut épistémique? Peut-être aucune, étant donné le risque que nous nous trompions en échafaudant des dérivations, sans compter la possibilité de fautes d'inattention et d'erreurs de mémoire en raison de la longueur de l'enchaînement des preuves. Mais la déduction logique se rapproche le plus de ce type de méthodes de dérivation; on peut au moins lui faire confiance pour convoier la vérité, sinon le statut épistémique. On pourrait soutenir qu'aucune méthode ne peut préserver la certitude à moins de préserver (ou d'être censée préserver) la vérité; s'il en est ainsi, la déduction logique est l'unique méthode qu'il vaille la peine de retenir. Je ne sais pas si la plupart des épistémologues classiques eurent cette attitude, mais Quine pense que, si la déduction logique ne fait pas l'affaire, rien d'autre n'y parviendra.

Pour Quine, le projet de réduction conceptuelle a culminé dans *Der Logische Aufbau der Welt*, de Carnap. À ses yeux, Carnap est celui qui fut « le plus près d'accomplir » la première moitié, conceptuelle, du projet épistémologique classique. Mais s'approcher ne suffit pas. À cause du caractère holistique que l'expérience confère à la signification empirique, aucune réduction du genre de celle que Carnap et d'autres ont si ardemment souhaitée ne pourra être en principe achevée, parce que la réduction définitionnelle exige des relations de signification terme à terme⁹ entre les termes physiques et les termes phénoménaux

9. Ou des relations de confirmation, étant donné la théorie vérificationniste de la